

Quelques écrivains coloniaux belges de langue néerlandaise :

R. POORTMANS, PIETER DANCO,
SIMON SMITS ET JEF DE PILLECYN

L'enquête à laquelle procède l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux de Belgique serait évidemment incomplète, et gravement, si elle n'appelait à se faire entendre les écrivains coloniaux qui se sont servis du néerlandais pour nous faire confiance de leurs impressions, de leurs réflexions et de leurs sentiments. Nous nous proposons d'interroger devant vous quatre des meilleurs d'entre eux.

I

Il y a quelque temps, lors d'une réunion de camarades de promotion, nous évoquions entre nous d'aimables souvenirs de notre vie d'étudiants et l'on devine bien que les absents n'étaient aucunement laissés hors des cheminements de la conversation. C'est ainsi qu'à propos de René POORTMANS, l'un de nous fit observer qu'il avait écrit un livre : *Moeder, Ik sterf*. Le titre m'était familier, mais je n'avais pas songé à établir la relation voulue entre le nom de l'auteur et celui de notre ancien condisciple. C'est pourquoi le lendemain, je repris le volume et me trouvai tout à coup jeté comme en plein drame. Le jeune homme de 20 ans dont je me souvenais mais qui m'était resté quelque peu étranger lors de nos deux présences pourtant simultanées à l'Université coloniale, me devenait plus proche, par Dieu sait quelle magie, qu'il ne m'avait jamais été.

Né à Heyst-op-den-Berg, le 8 avril 1903, ses études moyennes faites au petit séminaire de Malines et trois années passées à l'Université coloniale, une autre, comme sous-officier, à l'armée, POORTMANS est nommé administrateur colonial et arrive au Congo en août 1927. Mais ce n'est qu'en 1935, à peu de chose près, qu'il nous apportera son témoignage de jeune homme ombrageux, d'idéaliste plongé sans aucun ménagement dans la réalité, qui se donne aisément et se trouve souvent payé d'ingratitude, et dont l'honnêteté rarement égalée souffre indiciblement du succès des fripouilles. Or, ce témoignage qu'il nous apporte du rôle civilisateur de notre Pays, n'est en rien la proclamation vibrante de la noblesse de la cause coloniale ou des mérites des accomplissements belges au Congo. Cette noblesse, ces mérites, il en est des plus convaincu, et c'est en toute conscience qu'il s'est mis au service de la cause et qu'il est entré dans l'action. Seulement, cette cause, il la veut mieux servie ; cette action, il la souhaite plus irréprochable. Et c'est pourquoi, à la manière d'un MULTATULI, c'est aux défauts et aux lacunes qu'il s'en prend, ce sont les parasites qu'il cloue au pilori.

Son roman, car, après tout, c'en est un, est celui d'un jeune administrateur territorial obsédé par l'idéal de la civilisation. Et dès les premières pages, nous y lisons :

« De man, die uit 't moederland in de steppen van de kolonie komt om te werken, en te beschaven. « Beschaven » — dacht Monsen. Hij voelde de onbewuste neiging in zijn spieren om z'n schouders op te trekken. Dat was nu eenmaal de hobby van 't moederland. Men ging de kolonie in om wille der beschaving, en passant om wille van het broodje. In ieder geval, hij was de eerste niet, die in Afrika belandde. Er waren hem velen met methoden en daden van beschaving voorgegaan, waar van te leeren viel.

» Hij glimlachte en keek de negers na, die juist over de loopplank zijn bagage wegdroegen, om ze in een wagon te smijten ... dat was zijn eerste contact met de kolonie. Havelooze zwarte kerels. Ze droegen bijna allen gescheurde truien, die groote plakken naakten rug lieten.

zien ; anderen droegen een broek, waarvan de pijpen in flarden tot op hun knieën reikten ; één neger was mooi, met zijn naakt bovenlijf, dat breed en fors opschoot als de stronk van een boom.

» Hun sjouwen was zwierig. Ze namen den last op hun nek, als 'n spel, bogen hun lijven, en snelden de loopplank af. Wanneer de vracht hun te zwaar leek, gingen ze er bij zitten, en wachtten geduldig op de toevallige hulp van een ander, of op een schop van den opzichter, waarop zij de vracht op hun nek namen, hun zwart, glimmend lijf bogen, en de loopplank af snelden. Dit eerste contact was een teleurstelling, gezien vanuit de hobby in 't moederland.

» Daar had zeker niemand tijd gevonden voor de beschaving ! — meende Monsen. Trouwens beschaving gaat langzaam, en schijnt 't laatste door te dringen in de havens van een kolonie. Dat is de poort, waardoor alles voorbij gaat ».

Au cours de sa première conversation avec un passager dans le train, il s'indigne du gaspillage de la main-d'œuvre et du patrimoine africain : la forêt. Que deviennent, dans tout cela, les intérêts des indigènes ? demande-t-il... (pp. 11-12) :

« ...Maar de neger ! — riep Monsen. 't Volk telt toch nog mee ; de beschouwing van den grond, de geleidelijke uitbreiding en de duur van de winning zijn toch noodzakelijk voor 't leven van een volk, voor z'n vooruitgang en z'n beschaving ! »

» U bedoelt de neger ? — vroeg de Zweed. Hij lachte even, geeuwde en leunde met zijn hoofd achterover tegen den wand van de coupee, en sloot 't gesprek met een raadsel : Als ik goed begrepen heb, gaat u een sector besturen bij 't mijngebied. Dan hoef ik niets meer te zeggen ».

Si à l'exemple des coloniaux qui l'entourent, il traite bientôt les noirs avec dureté et emploie la chicote, nous voyons cependant notre administrateur territorial faire tant pour éluder ou réduire le recrutement de la main-d'œuvre que l'autorité hiérarchique prend des mesures disciplinaires contre lui.

Chaque anecdote, chaque scène, chaque étape dans ce livre porte l'empreinte de l'attachement de l'auteur pour les noirs, de son respect pour leurs coutumes, de

sa sympathie pour leur vie d'enfants de la nature. Il nous les montre patients, fatalistes et acceptant la supériorité du blanc. On sent qu'il a souffert de la rudesse de cette vie, de la nécessité où se trouve le blanc de se montrer fort dans ses premiers contacts avec les tribus noires, afin, non seulement de se faire respecter, mais encore d'empêcher les luttes intertribales, de pénétrer les coutumes et d'interdire celles qui sont par trop cruelles, pour, enfin, familiariser le noir avec la loi du travail.

Le langage dans lequel il s'exprime est direct, dépouillé de toute recherche. Les dialogues se réduisent à quelques phrases écourtées, les images sont réalistes et sobrement brossées.

C'est âpre, dur, mais vivant et profond. La critique n'est jamais une accusation, mais le cri d'une conscience.

II

Après l'œuvre de René POORTMANS parue vers 1935 et qui nous fait vivre, vers les années 1927 à 1930, dans une ambiance de forêt vierge et d'indigènes qui pour, la plupart, n'ont pas encore été en contact avec les blancs, ouvrons un livre paru quelque 40 ans plus tôt : *Ook een Ideaal* par Pierre DANCO, qui fut couronné au concours littéraire du Davidsfonds.

Cet organisme culturel qui avait édité déjà, en 1880, d'Arnold MAES : *Reis naar Midden-Afrika*, publiera dans la suite encore de nombreux ouvrages sur le Congo, notamment ceux d'OLBRECHTS, de MALCORPS, de Simon SMITS, de TOLLET. Remarquons en passant que l'influence de ces ouvrages a dû être fort étendue puisqu'ils furent remis par dizaines de milliers aux membres que le Davidsfonds compte, dans le pays flamand.

Souvenons-nous qu'à ce moment, 1896, l'exploration du Congo était à peine terminée et son occupation ne pro-

gressait que pour autant que les blancs parvinssent à résister au climat et aux maladies. L'existence de l'homme blanc et la puissance dont il disposait commençaient à être connues des noirs. A Matadi, on avait entrepris la construction du chemin de fer des cataractes.

C'est là que Pieter DANCO situe ce roman qui n'a rien d'autobiographique. C'est le récit d'une intrigue amoureuse qui se noue et dénoue entre la nièce d'un commerçant hollandais établi à Matadi et des ingénieurs occupés à la construction des premiers kilomètres du chemin de fer. Visions dantesques, récits d'efforts exténuants, description de maladies aux dénouements fatals, comportement rude des pionniers ne vous étonneraient pas, n'est-ce pas ? Et cependant rien de tel. Seuls les malheurs privés de l'héroïne sont terrifiants et les sentiments amoureux du couple prédestiné sont fatals. Mais tout se termine bien.

Bien entendu il fait chaud et il y a un cimetière de blancs à Matadi, des noirs sont morts d'épuisement le long de la route des caravanes, mais tout cela est traité avec grande discrétion.

Des petits passages encore écourtés vous donneront un aperçu du style agréable, un peu précieux de l'auteur, ainsi que des sentiments qui l'animent vis-à-vis des problèmes de la colonisation et des indigènes.

« 't Sloeg zes ure op de klok, die bij Smitz, in de eetkamer, boven de aanrechttafel hing. De avond begon te vallen. Helene ontstak de lamp, hing de blinden, met tulle bespannen, vóór de open vensters, en wierp daarna nog een oogslag op de tafel om zich te overtuigen dat Bomala, het negermeisje, alles goed in orde had gebracht.

» Zij scheen over 't onderzoek voldaan, want ze streelde Bomala's zwarten krullebol en lachte haar vriendelijk tegen. De negerin blikte blijmoedig tot hare meesteres op, en terwijl ze glimlachte liet ze een paar rijen blanke paarlemoeren tusschen hare lippen schitteren.

» Helene had Bomala innig lief, en juist, omdat zij zich bijzonderlijk tot diegene getrokken voelde, die min rijk aan geluk bedeed waren. Bomala was een negerin uit de omstreken der Inkissi-rivier ;

haar vader was vroeger een der beste capita's ten dienste van den Staat geweest ; doch, na menigmaal den weg van zijn dorp tot Matadi te hebben afgelegd, met den zwaren last op het hoofd, had hij zich geknakt gevoeld. Hij was een dier inlanders, die 't allereerste begrepen dat de beschaving welke de zonen uit het kille Noorden aan de kinderen van 't warme Zuiden brachten, een weldaad was ; dat ze uit liefde tot den medemensch en niet uit ikzucht gekomen waren om hun het licht mede te deelen dat uit het Noorden straalt, en om hun al het voordeel van stoffelijke en geestelijke verbetering en vooruitgang mede te doen genieten»...

...» Helene was immers van gedachte dat het niet voldoende was het kind alleen met stoffelijke zaken bezig te houden ; zij wilde ook haren geest en haar harte vormen, om, voor zooveel 't mogelijk was, uit Bomala meer dan een halfbeschaafde negerin te doen opgroeien, zooals het meermaals, in zulke omstandigheden, het geval is.

» Zij beminde haar innig, de kleine lieve Bomala, en soms dacht zij met achterdocht en droefgeestigheid aan de toekomst ; wat zou er van Bomala geworden, wanneer zij, Helene, eens terug in 't vaderland zou zijn ?... wanneer het kind, tot vrouw opgegroeid, en aan zichzelf overgelaten, in de vrije wereld staan zou, te midden der heidenen, hare landgenooten, te midden der verdorvenheid eener halve beschaving ?... En toen zij aan dit alles dacht, voelde zij een traan uit het diepste harer ziel opwellen, van medelijden voor het geliefde wezen, van angst voor de toekomst ; en dikwijls had zij gebeden voor Bomala, als eene moeder voor haar kind, opdat de God, die zij leerde kennen, haar immer onder de vlerken zijner bescherming houden zou.

» Sedert eenigen tijd begon Bomala reeds vrij wel te lezen, en ze had groote vorderingen gemaakt. Doch wat Helene als de grootste moeilijkheid van haren arbeid beschouwde, was het ingeboren geloof aan allerhande Nkissi, en de vreemde gedachten die bij het kind opgedrongen wanneer hare meesteres haar de beginselen van den godsdienst voor oogen hield. Thans was ook de les in godsdienst dáár, en Helene vertelde langzaam, en op elk woord drukkend, om alles, zoo goed mogelijk, voor het verstand der negerin vatbaar te maken.

» Daarna moest Bomala haar avondgebed zeggen en met neergeslagen oogen herhaalde zij de gebeden, die zij geleerd had bij Helene. Helene kon den traan niet verdringen, die in haar oog perelde ».

Il serait possible de lire d'autres passages où l'auteur chante la splendeur de la nature africaine et la joie qui anime les colons dans leur travail créateur ; mais ceci

nous écarterait du sujet. Il est probable que le ton de grand optimisme qui caractérise ce roman répond à une intention bien arrêtée de l'auteur. Est-ce l'admiration pour l'œuvre civilisatrice à laquelle il était mêlé et dont il ne voulait considérer, dans l'enthousiasme de la jeunesse, que le côté positif et idéal ? Ou, est-ce le désir de tranquilliser ses parents ? Est-ce le besoin de se réfugier dans un monde où les sentiments élevés s'unissent aux visions toniques et harmonieuses afin d'ainsi garder sa forme pour le travail pénible, peut-être monotone dans les bureaux de Boma ? M. GUÉBELS, qui a réuni des notes assez complètes sur Pierre DANCO, nous apprend que, âgé de 22 ans, il débarqua à Boma en 1893, après avoir suivi aux Universités de Gand et de Louvain les cours de sciences naturelles et de littérature, et qu'il parlait le français, le flamand, l'anglais et l'allemand. Ce jeune homme intelligent, cultivé, d'éducation parfaite et qui s'était très bien adapté au Congo, renonça à l'Afrique après son premier terme et abandonna une carrière administrative qui s'annonçait cependant brillante.

III

Après avoir analysé deux romans, l'un très sombre, le second infiniment plus optimiste, qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur une œuvre qui se situe à égale distance de chacune des deux autres et dans le juste milieu : celle de Simon SMITS : *Onder de Wuivende Palmen*. Celle-ci est consacrée à l'histoire d'un colonial entré au service de l'État Indépendant vers les années 1900 et qui parcourt le Congo pour en prospecter les ressources économiques. Mille péripéties, les unes curieuses et amusantes, les autres dangereuses ou étonnantes, tiennent le lecteur en haleine et dans une tension

extrême, pendant que se tisse la trame légère d'un roman. L'amitié, la droiture, l'optimisme et le dévouement y tracent les motifs gracieux, pendant que les hommes, les éléments et la nature du Congo lui fournissent la matière touffue et chatoyante. Le personnage central du livre, nommé Lifuka par les indigènes, devenu commissaire de district après quelques termes, s'établit comme colon le long de l'Aruwimi.

Plus de la moitié de cet ouvrage nous décrit, par le détail, le développement progressif et magnifique pendant un quart de siècle d'une entreprise agricole, résultat de la collaboration confiante et dévouée d'indigènes, sous les ordres d'un chef blanc juste et bon, intelligent et volontaire.

On aimerait pouvoir lire de nombreux passages de ce livre plus attachant que le plus habile des romans policiers, car c'est la vie réelle du pionnier colonial qui s'y révèle, c'est le mystère de la forêt tropicale qui vient jusqu'à nous, c'est l'indigène auquel on s'attache à mesure qu'on apprend à le connaître.

IV

Le polyptique de la littérature flamande, qu'il serait intéressant de vous ouvrir entièrement, contient encore bien d'autres tableaux : les descriptions de voyages sont trop nombreuses pour qu'il ne soit fastidieux de vous citer des noms.

Le théâtre forme un des panneaux les mieux venus de ce polyptique, alors que peu d'œuvres de ce genre sont à mentionner chez nos écrivains français. Il mérite d'ailleurs qu'à lui seul, on lui consacre un exposé, tout comme on pourrait le faire, pour la participation hollandaise à notre littérature coloniale.

Laissez-moi, cependant, terminer par quelques mots

au sujet d'un genre littéraire qui a donné ses perles de la plus belle eau à notre littérature coloniale, c'est-à-dire la nouvelle. C'est le genre qui correspond, je crois, le mieux aux possibilités littéraires réelles de la plupart de nos coloniaux écrivains. Romans réduits à leurs éléments les plus intéressants, actions dont seul l'essentiel est exposé, descriptions à larges traits... Le reste à compléter.

Dans ses nouvelles, Jef DE PILLECYN fait mieux que traduire en clair ses sentiments et idéaux, il les incarne dans ses personnages ; quant à sa sympathie pour le noir, elle jaillit du sujet et de l'atmosphère, tandis que l'épisode inscrit son expérience et sa compréhension dans une trajectoire rapide et harmonieuse.

Ses nouvelles qui ont paru vers les années 1930 et 1936, nous font pénétrer dans la vie tribale des indigènes établis à l'embouchure de l'Eliba et assister à leurs premiers contacts avec le blanc.

Dans la première, *Bafoe*, c'est d'abord le drame intérieur qui se joue dans le cœur d'une négresse qui aime son mari mais ne peut lui donner des enfants. Elle pousse ensuite celui-ci à prendre une seconde femme, la choisit elle-même avec soin : jolie, courageuse, bien élevée. Inutile de dire que l'homme résiste à peine pour la forme.

Un enfant naît chez la seconde femme et tout le monde est content. Mais voici que les tam-tams parlent d'une guerre chez les blancs, et du recrutement plus ou moins volontaire de soldats et de porteurs. C'est ainsi que Bafoe est arraché à son village, que sa jeune femme le suit et qu'ils entrent en contact avec les blancs et le missionnaire. On devine la suite.

Dans la seconde nouvelle, *Mupenzi* (ce qui se traduit par : la bien-aimée), nous assistons à la rivalité amoureuse de deux jeunes gens, tous deux fils de notables, pour la fille d'un serf, celle-ci jolie, fière, coquette, cela va de soi. Tout le village prend part à l'intrigue et ainsi nous

entrons au cœur des institutions et des coutumes indigènes. Le plus courageux des deux jeunes gens s'engage comme boy chez l'administrateur, à trois jours de marche, afin de gagner de quoi payer la dot. La jeune fille qui constate que son père, devenu homme libre, se laisse circonvenir par les émissaires de l'autre prétendant, s'enfuit chez une amie qui habite dans le même poste que son préféré. Or, il se fait que cette amie est la femme d'un catéchiste. Quelque temps après, la retraite de la jolie fille est découverte. Palabre. Le missionnaire et le blanc interviennent et nos tourtereaux connaissent le bonheur.

Jef DE PILLECIJN nous montre ici combien il s'est attaché aux indigènes au long des 3 ans qu'il a passés au Congo. En effet, après avoir été brancardier sur l'Yser, il s'était engagé en février 1916 comme volontaire pour l'Afrique et participa à la conquête de l'Est africain allemand, l'idéal patriotique que l'auteur allait défendre au Congo répondant parfaitement à l'idéal de civilisation dont ses personnages étaient les pèlerins. Pour courte que soit son œuvre, Jef DE PILLECIJN n'en a pas moins bien mérité des lettres coloniales.

ERN. VAN GRIEKEN.

Quatrième conférence ^(*)

(*) Cf. Appendice I: *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 239.

Deux procureurs généraux :

ANTOINE SOHIER ET LÉON GUÉBELS

Antoine SOHIER, Léon GUÉBELS : deux enfants de cette terre d'entre Meuse et Moselle qui fut l'Ardenne aux temps de Godefroid le Barbu ; deux surgeons de bonne souche bourgeoise et catholique, tous deux docteurs en droit, mais l'un sorti de Liège et l'autre de Louvain ; l'un et l'autre nommés, à titre provisoire, magistrats au Congo dès que les eut coiffés le bonnet de docteur et arrivés tous deux à la haute direction d'un parquet de Cour d'Appel, l'un à Élisabethville, l'autre à Léopoldville ; tous deux jurisconsultes et tous deux écrivains, mais l'un plus attaché, peut-être, aux constructions rigoureuses du Droit qu'aux étagements de nuées de l'Imagination, l'autre plus attaché aux prestiges du Beau qu'aux fines analyses et savantes synthèses d'où sourd, enfin, le Vrai qui mène au Juste.

C'est à la primauté du juriste qu'il est éminemment, sur l'écrivain de classe qu'il est également, que le premier doit, sans doute, les sièges qu'il occupe avec tant d'efficacité pour le bien du Pays, au Conseil colonial et à la Cour de Cassation comme à la primauté de l'artiste et de l'essayiste qu'est le second, sur le juriste dans le vif qu'est nécessairement un GUÉBELS magistrat depuis près de quarante ans, que nous devons de l'avoir conservé tant de lustres, voué aux inventaires du thesaurus oral de l'art verbal des noirs et des souvenirs écrits des premiers visiteurs de la Côte d'Angola et de son hinterland. Mais, ni l'un ni l'autre de ces hauts magistrats n'eussent été dans la ligne de la magistrature con-

golaise, tutrice légale des noirs, fussent-ils des criminels, en même temps que vestale de l'observance des Lois, s'ils n'avaient pénétré pour s'y attacher mieux et pour les mieux servir en les mieux amendant, le secret de ces indigènes qu'il leur fallait poursuivre, à la fois, et défendre. Seulement, Antoine SOHIER s'attachera davantage à dégager de certain hermétisme, les richesses actuelles et les ressources d'avenir de la Coutume des Clans, Léon GUÉBELS s'attachant plutôt, lui, à recueillir et fixer les œuvres de l'art du Verbe conservées dans ces clans par les procédés mnémotechniques que l'on sait, de génération en génération, et à en expérimenter les thèmes du point de vue de la littérature écrite des Congolais de demain. L'un et l'autre, M. le conseiller à la Cour de Cassation SOHIER, qui ne signa que rarement d'un pseudonyme ou de l'autre, et M. le procureur général à la Cour de Léopoldville GUÉBELS, qui signe presque toujours : Olivier DE BOUVEIGNES, ont prouvé par cette sauvegarde d'immémoriaux indigènes à quoi ils se sont attachés avec un indéfectible dévouement, l'estime fraternelle en quoi ils les tenaient, la reconnaissance de leurs potentialités évolutives, et l'espoir de les voir se joindre à bref délai à l'Occident chrétien, sans abandon contraint de ce qu'il y a de bon dans leur philosophie, dans leur droit, dans leurs arts, comme sans condamnation à n'en jamais sortir pour se renouveler et s'élever encore.

Extrêmement divers par l'objet des études qui furent le beau souci de leurs heures de détente, nos deux haut-magistrats ont rendu l'un et l'autre, par ce beau souci-là, un témoignage plus net peut-être que ne serait un témoignage écrit en forme d'aphorismes, de leur foi dans l'avenir d'une symbiose africaine où blancs et noirs vivraient sans discriminations irritantes d'aucune sorte.

Ce témoignage, leurs écrits, par ailleurs, ne l'infirmement aucunement.

A vrai dire, il faut le reconnaître, Olivier DE BOU-

VEIGNES n'a guère émis d'avis, *ex professo*, du moins, sur le sujet qui nous importe. Les deux douzaines d'ouvrages dont les titres figurent sur deux feuilles de garde du plus récent d'entre eux, se divisent en ouvrages consacrés à l'histoire ancienne du Congo, en contes et poèmes d'inspiration plutôt confidentielle et en transpositions d'une sorte qui brime un peu ethnologues, philologues et autres techniciens, du trésor poétique de la mémoire des Clans. Aucun de ces genres littéraires adoptés par BOUVEIGNES, ni même le dernier où, nous confie-t-il dans *Poètes et conteurs noirs* :

« Il n'a pas hésité, pour traduire ses inspirateurs dans leur entier, paroles, gestes, émotions contenues ou explosives, à entrer dans la peau des noirs, à vivre leurs émois, à souffrir avec eux, à chanter ce qui les fait chanter ».

Aucun de ces genres ne se prêtait aux confidences objectives dont nous eussions voulu gonfler notre dossier. Guébels a cependant écrit ceci qui nous livre, à mon sens, l'essentiel de sa représentation de nos frères de couleur :

« Dès le début, je me laissai séduire par la simplicité, la bonhomie, la sensibilité africaines... Depuis, plus je vois les noirs, plus je vis avec eux, plus ils excitent mon intérêt. Il n'y a pas de rapport intellectuel à établir entre leurs conceptions et les nôtres. Elles sont manifestement inférieures. Mais, ils ont des dons à eux et des plus remarquables. Leur sensibilité est extrêmement vive. Elle les guide plus souvent que la raison et le jugement, mais elle les sert bien souvent pour en faire des poètes d'une fraîche et vivante originalité »...

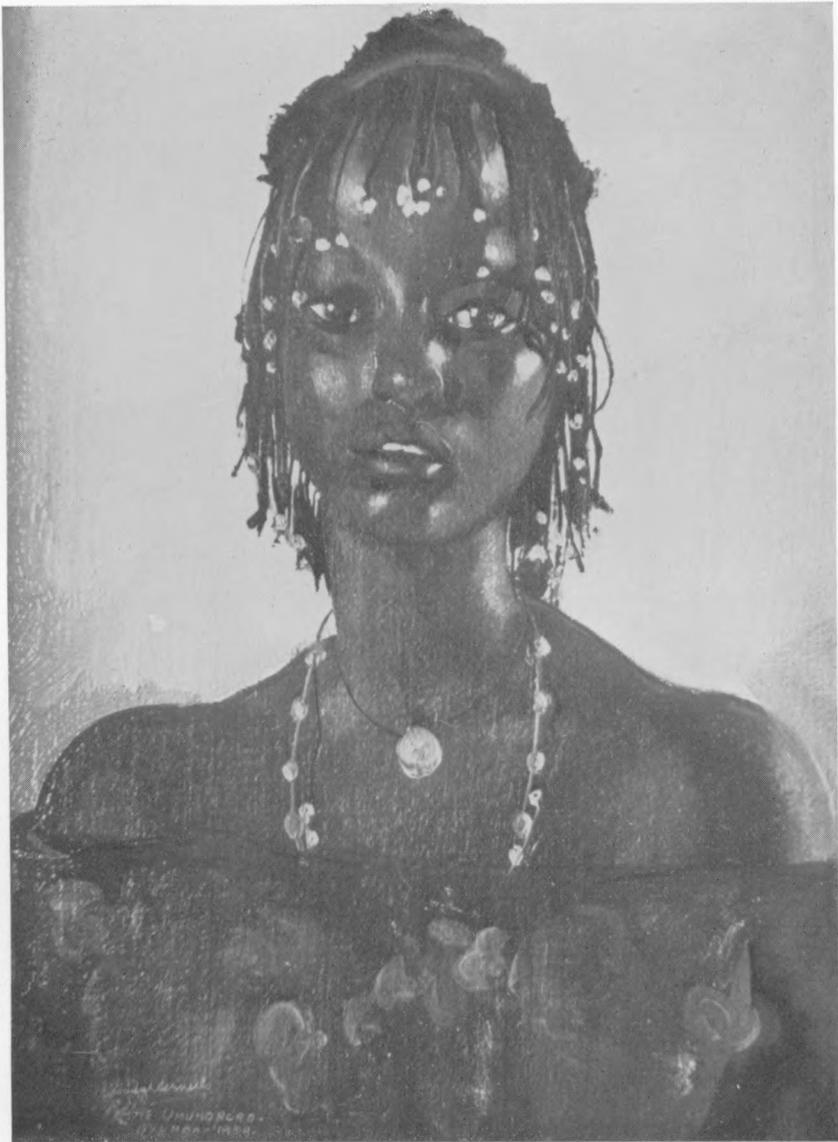
Aussi bien notre auteur compte-t-il sur les écrivains noirs de demain pour renouveler notre littérature européenne elle-même, ce qui pourra se faire s'ils s'abreuvent toujours aux sources de fraîcheur de leur art d'autrefois et nous disent leur âme ainsi ravigorée dans une forme libre, sincère, fidèle au génie de leur race.

L'œuvre proprement littéraire d'Antoine SOHIER est

tout entière écrite en marge de ses plus nombreux et plus graves écrits sur le droit coutumier et ses applications à la société noire du Congo en pleine évolution. Elle ne témoigne pas moins que son œuvre savante de l'humanisme foncier de l'auteur de *Tréfonds*, d'*Yantéa*, de *Tels qu'en eux-mêmes* et, pourquoi le tairais-je ? de plusieurs autres œuvres qui n'attendent plus que l'édition.

Contes, récits, roman, les trois ouvrages que je viens de citer abondent en jugements sur nos frères de couleur qui honorent celui qui les juge si bien. Mais je dois me refuser, dans le cadre d'un examen nécessairement bref, le plaisir de vous lire ces textes qui pourraient former anthologie.

Yantéa spécialement, ce roman d'une bantoue plus fidèle en amour que la matrone d'Éphèse, sera pièce capitale au dossier du procès que nous instruisons ici. Son auteur l'a tiré, principalement du moins, d'une coutume des clans relative au mariage assez rare, sans doute, mais n'impliquant cependant aucune déviation du sens bantou du droit, par quoi se sont unis Yantéa et Tambwe, mariage d'une noblesse égale à celle du nôtre par le choix libre qui le décide, les deux consentements qui le nouent, la fidélité qu'il implique et l'indissolubilité qui le continue dans l'Au-delà. Ah ! Comme l'on sent bien, à lire cette élaboration d'une imagination nourrie des substances conjointes de l'humanisme chrétien et du droit indigène, longuement confrontés, opposés, rapprochés, combien notre confrère compte sur le *lusalo* — c'est le nom de ce mariage édénique des noirs — pour absorber un jour le surplus des usages matrimoniaux des clans et par là-même hâter l'entrée de nos pupilles dans le plein exercice de leur majorité. Mais aussi comme on sent que l'auteur ne rêve point de faire de ces pupilles de faux Européens plus que de les rejeter à une négritude pure désormais impensable.



8. — Clément SERNEELS, Femme umuhororo (Byumba).